

Tirer la langue à la mère

Barbara Cassin est/n'est pas là avec nous ce soir. Pas là en personne mais là « en langue » (comme elle aime à se dire : non pas philosophe -tout court- mais « philosophe-en-langue(s) » ou parfois « femme-philosophe »), via les traductions-interprétations par JC Adida et F Ankaoua de l'intraduisible *la* à la clé, tantôt dièse tantôt bémol jamais simplement *La*, de ses performances singulières dans le champ/chant de la « culture », dont elle contribue puissamment à déconstruire ou déterritorialiser les cloisons en dur qui voudraient rendre étanches philosophie, littérature, éloquence, politique,... voire psychanalyse, pour faire valoir la « *porosité des disciplines* ». Ce qui n'est pas les confondre mais qu'elle s'emploie à faire *résonner* entre elles.

Elle est là bien sûr dans ce colloque sur la traduction au titre d'helleniste philologue et traductrice notamment du *Traité sur le non-être* de Gorgias et du *Poème* de Parménide, mais aussi d'initiatrice et meneuse de jeu de l'énorme travail en 15 langues et 150 collaborateurs qui a abouti à cet extra-ordinaire objet vraiment non identitaire qu'est *Le vocabulaire européen des philosophies, dictionnaire des intraduisibles*, lui-même ouvrant sur une suite indéfinie de traductions de par le monde, ou plutôt les mondes qui s'entrecroisent en autant de langues, puisque comme elle le dit dans la suite de Humboldt qu'elle cite volontiers: « *Je n'ai jamais rencontré le langage, mais que des langues* ». Praticienne et indissolublement théoricienne: un de ses derniers ouvrages, *Eloge de la traduction, compliquer l'universel*, reprend toute cette expérience dans la tonalité si singulière de ce gai savoir qui la caractérise et qu'on ne saurait traduire sans l'avilir, à lire donc dans le texte. Elle s'appuie sur Umberto Eco disant « *La langue de l'Europe (de la planète) c'est la traduction* », et elle ajoute « *c'est-à-dire le passage entre les langues, le savoir faire avec les différences* ».

Jeanne Claire en a peu parlé directement, choisissant d'insister sur l'énorme travail que Barbara Cassin a d'abord commencé à faire sur la sophistique telle qu'elle se donne à lire à travers les fragments plus ou moins consistants et rapportés après coup, des dits sophistes comme Protagoras ou Antiphon, et Gorgias surtout, et qu'elle considère comme des « présocratiques » (même s'ils ne sont pas chronologiquement très antérieurs à Socrate, lui-même pas si loin d'en être un quand on le soustrait des mains de Platon), penseurs effacés par la dépréciation systématique des philosophes ultérieurs, et dont elle s'emploie à découvrir/réinventer leur geste critique décisif de la pensée ontologisante à laquelle elle oppose leur *tour de penser* qu'elle appelle, le reprenant de Novalis, *logologique*. Et à en déployer la portée jusqu'à nos jours.

Jeanne Claire a ses raisons que le simple logos ne connaît pas pour opérer ce déplacement, il suffit de citer B.Cassin (p 44) : « *La sophistique est de fait un étonnant point d'entrée dans la traduction, parce qu'elle fait tout remarquer. Elle met à distance la langue, mettons « naturelle », elle va contre sa pente « normale », celle de la perception, du naturel - philosophe, du phénoménologue, de l'ontologue qui dit ce qu'il voit avec les mots et la syntaxe prédicative, décrit le monde en sa vérité, fait comme si la perception, le discours,*

l'adéquation allaient de soi, mais se sert sans le savoir ou sans le dire de ce que sa singularité de langue lui apporte. La sophistique rend tout cela visible avec cruauté, montre comment on joue de la langue en en jouant à son tour ». La sophistique dont Barbara Cassin dit qu'elle « *barbarise le logos grec* » lui sert d'opérateur pour l'opération-traduction des intraduisibles, ces derniers « *ne signifiant pas ce qui ne peut se traduire mais ce qui ne cesse pas de (ne pas) se traduire* ».

Je voudrais maintenant tenter de « traduire » à mon tour ce travail de B.Cassin dans notre « langue » psychanalytique. Mais y a-t-il une telle langue ? Sauf à ce qu'elle soit de bois, et ça arrive, pour le pire du lacanisme par exemple, les « lèvres » des psychanalystes sont par bon/heurt multiples, au Cercle freudien singulièrement qui a fait de l'hétérogène un de ses signifiants fondateurs. Commençons donc par mettre au pluriel : « *En quelle(s) langue(s) traduisons-nous ?* ». Par ailleurs, s'agit-il exactement de « traduction » au sens linguistique du terme, comme de faire passer l'allemand des textes freudiens en français lacanien et/ou en espagnol braunsteinien ? Ca se fait, souvent avec brio, c'est à faire et c'est toujours à refaire, et j'en suis peu capable. Mais ce qui m'intéresse ici, c'est plutôt de mettre à l'épreuve la textualité de B.Cassin, son orientation « sophistique » de la pratique de la traduction, *dans le champ de la psychanalyse*. Précisons encore : il s'agit moins pour moi ici de la « traduire » devant l'instance analytique, ou inversement d'exposer des théorisations analytiques à l'aune de l'entre-langues cassinienne (elle l'a fait elle-même pour un certain Lacan dans son percutant *Jacques le sophiste* ou dans son *Il n'y a pas de rapport sexuel*), que de tenter de mesurer la portée de celle-ci, d'en estimer la pertinence, pour la *pratique analytique* elle-même ; et inversement d'y trouver une occasion de rendre compte d'une façon un peu renouvelée de certains aspects de notre écoute, d'en « barbariser » un peu le rendu, une façon entre autres de le désacadémiser. Ou comme l'a suggéré tout à l'heure Jeanne Claire, de tester la « résonance » entre les deux démarches. Nous le ferons en quatre mouvements selon une spirale, du tour le plus externe au plus interne.

1.L'hétérogénéité ne vaut pas qu'entre psychanalystes prenant langue entre eux dans leurs différences dialectales mais d'abord et surtout en chaque analyste dans son écoute de ses analysants, selon les patients, les moments de la cure, les temps de l'analyse infinie de l'analyste lui-même. Au plus loin de la méthodologie universitaire ou protocolaire d'un globish analytique, on ne fait rive (langue= rive, lèvre, en hébreu) au discourir analysant qu'en accueillant sa/ses langue(s)-source(s) non sur le quai bétonné d'un port anonyme mais sur des rivages sans cesse renouvelés au gré des parcours, c'est-à-dire qu'on écoute AVEC ce qu'on peut appeler au moins métaphoriquement une *langue ou une autre* en tête. Aussi « analysé » se suppose-t-on, il est en effet illusoire de croire entendre hors langue dans une supposée spontanéité empathique, l'attention flottante étant toujours pré-organisée, informée, prédéterminant la sensibilité, la capacité d'accueil à ce qui vient de l'autre. Mais le pire serait alors de n'avoir qu'une langue, fût-elle singulière (son élaboration de savoir sur sa lalangue censée repérée, cette idiosyncrasie précieuse mais qu'on peut être tenté d'ériger

en langue « originale ») : d'où la nécessité de ce travail continu avec d'autres dialectes – élaborations de collègues et textes divers - par où l'on ne cesse de se faire sinon polyglotte du moins assez rompu aux fluctuations de langue pour permettre une *variation* de sa capacité d'écoute apte à s'approprier à ce qui se passe plutôt qu'à se l'approprier.

B.Cassin (E.T. p142/4) : « *D'un nuage de mots, en contexte dans une langue, à un nuage de mots, en contexte dans une autre langue... d'un nuage d'homonymes à un nuage d'homonymes, la traduction est une clinique du cas.* » On pourrait retraduire à notre tour en inversant la donne: ***la clinique est une traduction du cas***, non pas au sens unique de ramener son blabla, son balbutiement, son barbarisme, à ce qui serait son vrai dire en langue conceptuelle (càd en *Logos*, langue qui s'entend dire en vérité « ce qui est ») mais au sens flottant de « *se transporter en zone de traduction* » (E.T p 79) ; ce qui revient à temporaliser l'analyse et à « *traiter le cas singulier* » non en « *cochant des cases par où le cas particulier tombe sous l'universel* » mais à « *traiter le cas au cas par cas, le déquantifier, le requalifier par une analyse du symptôme...* ». Et elle ajoute : « *Les intraduisibles sont des symptômes de différence des langues* ». Tentons le retour : ***les symptômes*** (du moins quand le travail d'interprétation-traduction les aura ramenés à leur os d'écriture) ***sont des intraduisibles*** qui donc « *ne cessent pas de (ne pas) se traduire* » mais dont justement pour en cerner la *singularité* irréductible (le *sinthome* ?) il aura fallu d'autant plus s'efforcer de traduire au plus près la langue *particulière* de l'analysant qui l'expose, en participant sans s'y fondre de son étrangeté.

2. « Dans quelle(s) langue(s) traduisons-nous ? » est donc indissociable de « De quelle(s) langue(s) traduisons-nous ? » - coalescence des lèvres. Les direx de l'analysant sont sinon codés univoquement du moins informés par un entrelacs de langues ou dialectes qui l'oriente dans son parler. La moindre des choses à faire pour que l'hôte trouve son hôte, c'est de s'approcher assez près de ses dispositions particulières à faire sens, à savoir de son « monde », pour prendre langue avec lui, occasionner du transfert. C'est d'autant plus vrai aujourd'hui que sauf peut-être en certains lieux renommés et privilégiés, on n'est plus à l'époque où on pouvait croire que les demandeurs d'analyse étaient déjà suffisamment au fait d'un certain « langage de la psychanalyse » pour qu'on pense les entendre sans trop se rompre à des dialectes étrangers. C'était sans doute d'ailleurs une illusion ou un piège, mais quoiqu'il en soit, l'analyste est le plus souvent de nos jours amené à recevoir plus des barbares (au sens grec : ceux qui ne parlent pas LA langue) que des « citoyens » appariés, et tant mieux en un sens sans doute : on sera plus à même de pouvoir résister à la pente de se prendre pour le sujet supposé savoir (dire), dans l'illusion de disposer d'une « vraie » langue, d'un *Logos* qui oublie que ***ce qui est (dit) est un effet de dire*** et « *qu'il faut deux langues pour en parler une et savoir que c'est une langue qu'on parle* » (E.T.p 39). Comme un traducteur et non comme un interprète communiquant le « message » de ce qui est supposé être signifié hors trace signifiante, il sera amené à « *comprendre que les différentes langues [y compris la sienne] produisent des mondes différents dont elles sont à la fois causes et effets* » et à jeter d'aventureuses passerelles entre ces mondes « *en inquiétant les langues* »

l'une par l'autre, de sorte que la langue du lecteur [écoutant] aille à la rencontre de l'auteur [parlant] » (E.T.p 49).

Un exemple. Il pourra paraître exceptionnel voire exotique. Mais s'il a la vertu, pour laquelle je l'ai choisi, d'être spectaculaire et de pouvoir s'évoquer en peu de mots, ce qu'il enseigne quant à la démarche qu'il aura commandé vaut dans tous les cas, à chaque fois autre.

Je reçois une ensorcelée. Ça existe encore, au moins à titre résiduel au fond de la campagne limousine. Appelons-la K. Elle a vécu une vie catastrophique pendant trente ans à la ferme avec un mari monstrueux. Elle a fini par réussir à divorcer et à sortir, dans la réalité, de cet enfer. Mais à soixante ans, elle n'en est pas encore sortie subjectivement et est dans une grande douleur d'exister, sans aucun ressort pour vivre encore. Elle dit-et-pense sa situation de victime du sort en dialecte de sorcellerie : on lui a jeté des sorts. Ça passe par son gendre qui introduit en douce des objets maléfiques dans sa maison, la ferme qu'elle n'habite plus mais n'arrive pas à vendre et qu'elle va régulièrement entretenir : des perles trouvés sous un fauteuil, des lacets de ses bottines arrachés, des rubans noués sur les poignées de porte, etc..

Elle est loin d'être « arriérée », soutient une parole claire et structurée, et participe à part entière de la « culture » qui fait norme en France depuis Paris, où elle a d'ailleurs résidé quelques années après sa « libération » et où elle est même devenue amie avec un « psychanalyste » voisin de palier. N'empêche, une langue dominante ne tue pas forcément un dialecte plus propre à formuler son intimité, et elle savait en tout cas parfaitement que si elle allait voir un « psy », elle serait aussitôt « traduite » en délirante. Qu'elle s'adresse à moi, dit psychanalyste, tient donc à un fil, le lien ténu avec l'ami parisien qui lui a recommandé cette démarche, mais dont elle doute fort de la pertinence. Ce n'est évidemment pas d'emblée qu'elle parle le langage de l'ensorcellement mais la confiance vient petit à petit, de ce que simplement je m'applique à laisser venir, sans le moindre jugement ou marque d'étonnement intempestif, y compris quand affleurent certaines obscurités dans son discours, notamment quand elle relate un étrange « accident » de tronçonneuse de son fils alors jeune et dont elle se dit « certaine de soupçonner » (bel oxymore) que c'est son père (le mari) qui a cherché à le tuer, et bien que le fils n'en ait jamais parlé... mais justement !

Il se trouve que j'ai lu le travail de Jeanne Favret Saada (Les mots la mort le sort, et Désensorceler) et que cette « langue textuelle » entre ethnologie, sorcellerie et psychanalyse qu'elle a longuement élaborée est encore assez parlante au fond de moi pour que j'entende quelque chose en bruit de fond de ce qui cherche à se dire devant moi.

Quand elle en vient à parler de ces petits objets de malheur qui la poursuivent de leur maléfice, c'est qu'elle consent à me prêter, au moins à l'essai, la place d'un désorceleur potentiel, supposé travailler à prendre sur lui le sort pour en délivrer l'ensorcelée, et donc que sans y réfléchir explicitement j'y consens : j'accepte de facto de répondre de la place d'un sujet supposé pouvoir affronter la puissance négative du sorcier présumé à la source. J'accepte donc de partager (jusqu'où ?) cette manière propre à une tradition locale de supporter (dire et s'en soutenir) l'extrême souffrance de cette vie ravagée. Je précise : ce

n'est pas une décision intellectuelle, même si une certaine jouissance (jouis-sens ?) à risquer l'aventure pourra me soutenir par après. D'une certaine manière, c'est d'abord une sorte d'état de corps, fait de crainte rentrée et de jubilation retenue emmêlées : on pourrait dire que je suis « pris », ou tout comme.

C'est en tout cas sans la moindre anticipation, dans l'immédiateté d'un « acte » court-circuitant la pensée, qu'à la fin de la séance où elle m'avoue ces « objets », je lui demande de me les amener la fois suivante. Elle le fait. Me demandant alors si je « peux en faire » quelque chose. Je ne réponds pas immédiatement sinon dire que je vais « y travailler ». Or entre cette séance et la suivante, il m'arrive un petit fait étrange : je trouve dans ma boîte aux lettres un tout petit ressort bleu. Je le prends, et à la séance suivante, je lui présente. « Qu'est ce que vous en faites ? ». Je m'entends répondre : « Ca nous donne du ressort ». Depuis (ça fait des mois), elle ne trouve plus jamais aucun objet ensorcelé. Et elle commence à construire un récit de sa vie.

Ce n'est bien sûr qu'un début, mais c'est ce qu'il m'importait de souligner ici : commencer l'analyse, comment prendre langue(s) ? Pas sans « inquiéter nos langues respectives de départ, pas sans se transporter dans une zone de traduction et y demeurer le plus longtemps possible, dans cet entre-deux, jusqu'à devenir meilleurs passeurs » (E.T. p 79), pas sans façonner un « milieu flottant » (pour le dire dans une autre langue, celle de M.Montrely) où reste indécidable qui traduit l'autre au « tribunal » de sa propre langue source, juste le temps qu'il se passe quelque chose entre elles d'eux, à leur « confluent ». En l'occurrence, la langue magique du « faire » s'est frottée à la langue analytique du « dire », le pot de faire de l'envoûteur au pot de taire de celui qui « parle le silencieux » (comme me l'a dit à mon endroit un autre analysant) jusqu'à prendre le risque de briser le silence en faisant passer le sortilège de l'objet au ressort du dire, en faisant passer de l'objet magique réellement tombé là en tiers comme une lettre à la boîte et pris en main, au signifiant surgissant d'entre lèvres, et conférant du coup à la victime du sort en prenant acte, le ressort vital d'en répondre désormais comme sujet à performer son monde, à le tenir pour fait de dire.

Retournement qui correspond d'ailleurs à la lettre à ce que J.Favret-Saada découvre finalement comme l'efficace du traitement du désensorcelé : rendre l'ensorcelé-victime à nouveau acteur de sa vie. Mais comme pour elle (constatation d'après coup), rien ne se serait passé sans avoir connu cet état de corps que je nomme « être pris », en particulier sans cet énigmatique épisode du petit ressort bleu : il est vrai que des mois après, j'ai pu me poser la question de son explication, et le mystère a pu (presque) s'élucider, mais l'essentiel est que sur le moment et jusque là, il était hors de toute question de s'interroger, non par interdit de penser, mais parce que c'était comme ça, comme ça qu'on avait à faire à ce moment. Autrement dit, toucher à la langue de l'autre, c'était d'abord « parler » sans parole cette langue d'objet en puissance qui informe le discours magique, du moins jusqu'au point de la retourner au moment opportun en une autre langue, celle qui ramène l'être dit – réalité décrite - au dire qui l'engendre, de sorte que « la langue maternelle, ou la lalangue de chacun, se réverbère [et non « se mire »] contre le mur d'une autre langue pour qu'elle cesse

d'aller de soi comme naturelle, car elle se trouve alors renvoyée, entendue et très précisément analysée par un tiers » (E.T. p24) , un tiers qui n'est pas un troisième personnage ou une langue en surplomb valant « langage pur », métalangue, logos, mais la « *dritte Person* » de l'entre-deux langues même en son « *energeia* ». Opération subversive qui est exactement celle que Gorgias le sophiste a fait subir au Poème de Parménide, l'arrachant à la lecture ontologique des philosophes qui prenaient l'Être pour dit dans l'oubli du dire à l'oeuvre, alors que reprenant le Poème à la lettre, il démontrait qu'il n'était que l'effet d'un dire performant en langue grecque, une entre autres : « *Parménide part du verbe en acte esti (est), en tire l'infinitif einai (être) pour aboutir au sujet triomphal de la philosophie to on (étant).* » (E.T. p 109).

3. L'enjeu de « prendre langue » n'est pas de se mettre à l'unisson, de faire langue commune, de ramener la différence à l'Un, qu'il soit fusionnel, appropriant ou sacrificiel : ni dans la pratique de la traduction telle que B.Cassin la promet, ni dans la pratique analytique, il n'y a de langue *finale* à produire, de traduction en une langue qui vaudrait Logos, qui rapporterait la déficience de l'autre langue au langage de raison fût-elle dite « analytique », qui rendrait raison, aurait raison du bla bla des mots de l'analysant. Comme le dit Lacan cité par B.Cassin : « *Qu'est-ce que ça veut dire la métalangue, si ce n'est la traduction ? On ne peut parler d'une langue que dans une autre langue* ». ¹

Il s'agit d'*approcher l'autre* là où il se pense-et-dit en langue particulière et de là, faire *se toucher*, frôler, entrecroiser des langues s'avoisnant sans se confondre, de faire venir entre-langues la traduction comme dire en puissance de se retourner en puissance de dire, la traduction comme *acte* de faire passer *d'une langue à l'autre* (titre d'un film de Nurith Aviv dont on vient de parler ici avec elle), toujours à l'oeuvre sans faire Œuvre, « *energeia et non ergon* »; mais pas sans que leur rencontre les gratifie chacune éventuellement dans l'après coup de quelque puissance, ressource, supplémentaire : dans notre « passe du ressort » par exemple, l'une a transmis à l'autre que le dit tient au dire, l'autre a transmis à l'une que le dire n'a effet que de toucher au corps.

Pas sans intraduisible surtout, qui est en dernier ... ressort la seule production effective de l'opération, l'ab-sens qui fait butée à toute décision de sens, quoiqu'il ne cesse d'en relancer la poursuite, ou ce que W.Benjamin appelle le « pur langage » qui n'est pas le *logos* souverain ni même la langue d'avant Babel supposée mythiquement originelle, mais la concordance des langues *toujours à venir* et dont le lieu sans lieu (illocalisable, *khora*) est précisément dessiné en soustraction de ce qui se traduit effectivement entre langues. Les intraduisibles : ce qui marque les points de savoir où les *différences* (qui seraient sinon comptables en dernière instance de l'Un qui les dialectise) s'abîment à l'épreuve de la traduction dans des *différends* à chaque fois irréductibles. ²

¹ Ou Derrida, également cité par BC : « *1 On ne parle jamais qu'une langue. 2 On ne parle jamais une seule langue.* » *Le monolinguisme* p21

² Un différend = Non seulement on n'est pas d'accord mais on ne peut se mettre d'accord sur ce sur quoi on n'est pas d'accord (JF Lyotard, *La condition post-moderne*).

C'est là qu'on touche à un en deça des « langues » comprises comme simplement particulières, qu'on touche à des lieux-dires singuliers dont on pourra d'ailleurs à l'occasion s'en n'honner, d'un style (« c'est du La Fontaine » : singularité de cette langue-source là). La langue originale *en demande d'être traduite* comme dit W Benjamin, celle d'un auteur comme d'un analysant, n'est pas simplement une configuration déterminée de mots et syntaxes fût-elle plus topologiquement nuageuse que topiquement codable et partageable, elle se dissémine en dernière instance dans une indétermination foncière qui empêche finalement de la dire *La* (et donc *là* aussi bien) et telle que B.Cassin fait appel à l'invention lacanienne de *lalangue*, et son « indéfinition » comme « *l'intégrale des équivoques que l'histoire y a laissée* ». D'où son « *éloge des homonymies* » qu'il s'agit de mettre à jour comme l'ont fait les sophistes au lieu de les réduire philosophiquement à une pluralité de sens gérables conceptuellement, et pour les faire valoir comme équivocités qui en font tout le sel et font entendre le *corps de langue* dans ses résonnances singulières. Faire un « vocabulaire des philosophies » qui soit paradoxalement un « dictionnaire des intraduisibles » équivaut à la consigne lacanienne tardive de n'interpréter dans le transfert que dans l'équivoque. Ce qui rejoint le geste du sophiste qui fait valoir par delà les dimensions du parler de (quelque chose) et du parler à (quelqu'un) celle du plaisir de (ou à) parler, *legei logou kharin*, qui nous porte vers ce joint, impensable sinon inéprouvable furtivement, du langage en acte à une jouissance de corps, dont le paradigme freudien le plus praticable pourrait être le « mot d'esprit ».

Une telle « langue » touchée en ses points *d'intraduisibles* (à ne cesser de (ne pas) se traduire, c'ad non sacralisés), effleurée là où elle *se jouit*, n'a plus rien à voir avec un instrument de communication, comme le « globish » ou le « desperanto » : elle n'a lieu que d'insister dans des *textes* comme autant de performances différentielles - le français s'écouterà dans les fables de la Fontaine, et la Fontaine dans le français de ses fables³. C'est donc une langue plongée dans la textualité qui ne cesse de se tisser dans l'histoire de ses mises au monde renouvelées qu'il s'agit en dernière instance de « toucher ». Textualité qui s'avère toujours palimpseste, exemplairement pour les « présocratiques », y compris sophistes, dont les « fragments » ont la texture précaire des filages de Pénélope chaque jour sur le métier et défait au matin de chaque nuit. Ce qui amène B.Cassin à marquer une limite : « *La traduction - interpretatio, disent les latins - est et n'est que le sommet de l'iceberg. En amont de la traduction, grouille cette série d'interprétations qui sont matérialisées et encloses dans le texte à traduire... A quelle traduction(s) s'arrêter alors ?... Comme d'habitude c'est un plus de philologie qui sauve.* » (ET p 119/120). Limites de la traduction : B. Cassin ramenée à son premier métier, la philologie. La tâche du traducteur qui prend la langue-en-texte est confrontée à l'énigme de l'établissement du texte-en-langue.

Limites aussi pour nous de la *métaphore de la traduction* dans le rendu de ce qui se joue en analyse - limites de la pratique de l'interprétation. Car le travail dans la littéralité en vient à nous déporter au littoral d'où est censé provenir qu'il y a de la langue. Voire de

³ B.Cassin : *Plus d'une langue*, p.17,18.

lalangue : Robert Montrelay s'interrogeait il y a peu sur cette invention lacanienne tardive censée cerner un réel de la textualité inconsciente non encore langagière (au sens de « faire langue » propre à se dire), à quoi il objectait qu'elle était justement encore à la lettre « comme un langage » déjà là, aussi éprise de « jouissance » soit-elle supposée. Mais ce serait une jouissance déjà corrélée au signifiant fût-il en « essaim » plutôt qu'en chaîne, un plus-de-jouir tenant au dire en puissance réversible en puissance de dire, celui des sophistes, un *legei logou kharin*, un réel du signifiant qui ne porte au rire en corps qu'à faire trou dans le logos, l'ordre symbolique déjà là. Ce qui fait d'ailleurs que le *tour d'escamoteur*⁴ du sophiste n'intervient jamais qu'en second, dans une reprise à nouveaux frais du discours « naïvement » ontologique (ou disons « réaliste », descriptif), comme le rappelle B.Cassin : « *De fait, dès qu'on considère sérieusement le Traité du non-être de Gorgias comme une lecture et un contre-texte du poème de Parménide, il apparaît que c'est la mise en œuvre d'une ressource de la langue, tout l'enjeu étant pour Gorgias de rendre manifeste la façon dont cette ressource est toujours déjà exploitée, mais subrepticement, dans le texte fondateur.* » (E.T. p 108).

Alors, faut-il supposer comme A.D. Weill « *un mystère plus lointain que l'inconscient ?* ». Ou, comme le théorise Michèle Montrelay remontant de l'archaïque au foetal voire à l'ancestral, faut-il supposer un état des corps qui en deça de la prise de langues, fasse mémoire comme « information -organisation », affectation sensible en-formant le devenir ? Ou s'en tiendra-t-on à l'énigme du rêve tel que Olivier Grignon va la chercher chez un Lacan extirpé du lacanisme : « *Lacan a affaire à autre chose que simplement lire les significations des rêves. Là il parle de ce qu'est le rêve, de ce qu'il effectue psychiquement. Non seulement il y aura un écrit à lire mais ça fait venir l'écrit lui-même. Le rêve fabrique l'écrit... Ce dont parle Lacan n'a rien à voir avec ce qui se dit. Il parle de la première subjectivation. Il parle du moment où on entre dans le langage, ce passage où tu deviens parlêtre* » (*Avec le psychanalyste, l'homme se réveille.* p 162) ? En rester donc à l'énigme de cet énoncé formidablement équivoque de Claude Maillard dans *Le scribe* : « *Tirer la langue à la mère* » (moins Parménide comme père à tuer que Homère comme mère à *tu es, ou tu « par-es »*⁵) ?

4. Pourtant, en deça de sa mise en fonction par B.Cassin dans la tâche du traducteur, la sophistique en elle-même peut nous servir encore à penser l'acte analytique, pour autant qu'on s'avise que dans son acte de subversion, le sophiste n'est pas en position véritable de traducteur à la tâche de faire passer d'une langue à l'autre, mais dans le mouvement de retourner sa langue sur elle-même, de reprendre son texte même qui lui revient de l'Autre pour le faire résonner à neuf : « *C'est pourquoi une seule langue peut suffire, quand l'oreille est dressée, à révéler ses propres ambiguïtés via quelque chose comme une traduction intralinguistique* » (E.T.p 108).

⁴ Cf le tableau éponyme de J.Bosch.

⁵ Lorsque l'enfant parest... cf *Encore* chapitre 4, cette invention néologique du « parêtre ».

« Dresser l'oreille » de l'analysant à sa propre textualité de sorte qu'à en déterritorialiser le naturel aliénant il gagne la possibilité de « se la reprendre » et de reterritorialiser un nouvel être-au-monde dont se faire sujet per-formant, un nouveau texte qui n'est autre que le même mais dès lors « auteurisé » de soi-même, telle est la fonction en dernier ressort de la(les) langue(s) d'écoute de l'analyste, qui n'est en aucun cas une langue-cible dans laquelle traduire, mais un prêté de langue(s) autre(s) qui ne consiste qu'à offrir une extra-territorialité d'emprunt à la langue-source de l'analysant pour qu'il se sorte de l'univocité manifeste du dire premier et ouvre ainsi un espace de pensée jusqu'ici obstrué. Rendre à l'analysant sa langue vivante suppose alors que la langue-passeuse de l'analyste advienne finalement à un statut de « langue morte ».

Ce qui n'empêche pas l'analyste après coup, se récupérant comme sujet de cette opération-suicide barbarisant sa propre langue et en « *catastrophant la norme* » (E.T. p 51), de faire pour son compte texte du cas, voire théorisation de cette pratique, offerts à la traduction aléatoire de quelques autres. Comme ici.